

François MARTY est entré chez les Jésuites en 1947. Après une thèse de philosophie à la Grégorienne sur saint Thomas d'Aquin, et une thèse en Sorbonne sur Kant, il a enseigné pendant plus de trente ans la philosophie du langage. Il est l'auteur de *La bénédiction de Babel. Vérité et communication* (Cerf, 1990).

François MARTY

Le mirage de la langue unique

Les patients chemins de la vérité dans un monde de communication

C'est sur le statut d'une langue unique pour toute l'humanité que s'ouvre le récit de Babel, et ce n'est pas sans rapport, lors de la halte dans la plaine de Shinéar, avec la décision de bâtir la tour, car cette langue unique sera un facteur d'efficacité pour l'exécution des manœuvres. Aussi bien, dans le statut de pluralité linguistique qui est celui de l'histoire de l'humanité, le regret de l'absence de langue unique ne cesse-t-il de se faire entendre. Les gestes peuvent y suppléer, mais pour une part bien mince, car c'est le langage seul qui permet la communication des pensées et des projets, et c'est alors que s'éprouvent les barrières linguistiques, si bien que l'on ne peut éviter l'hypothèse de quelque accident malheureux à l'origine de la gêne qu'est la multiplicité des langues.

Il faut même faire un pas de plus. Si la transmission de la pensée a pour support le langage, l'inconvénient de la multiplicité des langues s'aggrave. Pour évoquer ce seul point, la plainte surgit vite dans les discussions que « l'on ne met pas les mêmes choses sous les mêmes mots », demande à laquelle la langue unique aiderait à faire face. On ne se défait donc pas aisément du prestige de la langue unique. Si elle est un mirage, c'est que la pluralité des langues appartient à la nature même des langues humaines. C'est en effet un éclairage décisif sur ce point qu'apportent les sciences humaines qui se forment à la fin du XIX^e siècle¹.

1. Je fais miennes les analyses de Michel FOUCAULT (*Les mots et les choses, Une archéologie des sciences humaines*, Gallimard, 1966, p. 366-376) qui leur donne pour base la triade formée par la psychologie, la sociologie, et ce qui concerne le langage. C'est Ferdinand de SAUSSURE qui est fondateur en ce dernier domaine avec le *Cours de linguistique générale*, publié en 1916, trois ans après sa mort (Payot, 1972).

← Ecriture cunéiforme.

Il faudra voir d'abord comment il est de la nature de toute langue humaine d'être *une parmi d'autres*. En ce qui concerne la question de la vérité, il conviendra de s'arrêter à un risque particulièrement caractéristique de notre époque, celui du relativisme. Il a pour programme le « à chacun sa vérité », faute de mieux à quoi il faut se résigner, en un monde dont l'irrémissible pluralité commence avec celle des langues.

Le tournant linguistique saussurien : comment le signe signifie-t-il ?

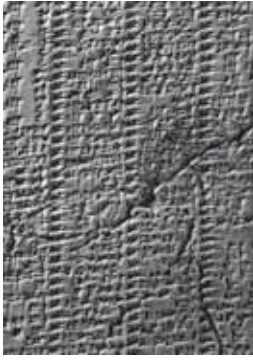
Heidegger considérait que la langue grecque offre un bon terreau à la philosophie, et cela vaut spécialement lorsqu'elle tend par *Logos* à la fois *raison* et *parole*, la faculté qui va à l'universel et l'expression langagière où advient la communication. Aristote écrivait une *Rhétorique*, science alliant discours qui sait convaincre et vérité, en héritier et redresseur des sophistes, que combattait Socrate car ils proposaient un art de convaincre, hors de tout souci de vérité. L'intérêt pour le langage, vecteur nécessaire et inquiétant de la pensée, est donc ancien.

Pour en venir tout de suite à un moment où grandit l'attention qui lui est portée, on peut se placer au temps où la réussite du système du monde de la gravitation newtonienne passe, dans l'hypothèse dite de Kant-Laplace, à une dimension d'histoire de la nature, avec la formation du monde à partir d'un chaos², et à l'évolution dans le monde des vivants, avec Darwin comme emblème. Au tournant du XVIII^{ème} et du XIX^e siècle, c'est pour les *langues* que l'on parle aussi d'évolution à partir d'une souche commune, spécialement à partir de la souche commune de l'Indo-européen, riche piste de recherches qui se développeront durant tout le siècle. Ferdinand de Saussure excellera très jeune dans cette linguistique historique³.

C'est dans ce contexte des *sciences humaines* que de Saussure va prendre le tournant qui rend compte du *spécifique des langues humaines*. Le modèle évolutionniste est en effet pertinent pour comprendre l'origine d'une langue en ses traits propres. Mais c'est traiter les langues, ensemble de signes linguistiques, à la façon dont on rend compte, par le passage d'un état à un autre, de la formation des reliefs étudiée par le géographe,

2. KANT, *Histoire générale de la nature et théorie du ciel*, 1755, voir la présentation de cet ouvrage, et sa situation par rapport à Laplace, dans *Œuvres philosophiques*, Pléiade, t. 1, p. 4-14.

3. On a une excellente introduction à Ferdinand de Saussure dans Georges MOUNIN, *Saussure ou le structuraliste sans le savoir*, « Philosophes de tous les temps », Paris, Seghers, 1968. – Voir spécialement, p. 12-16, les débuts brillants dans la linguistique diachronique à Leipzig.



Liste généalogique divine, tablette d'argile en sumérien, époque paléo-babylonienne (200 av JC), Musée du Louvres, Paris.

ou de la suite des espèces animales. C'est un point de vue acceptable sur les langues, mais il ne rend pas compte de leur spécificité, qui tient en leur valeur de *signes*, renvoyant aux objets de la pensée. La question devient : *comment le signe signifie-t-il ?* La définition classique du signe : *réalité renvoyant à autre chose qu'elle-même* décrit le signe, mais ne dit pas ce qu'est signifier.

Dans les *Principes généraux du Cours de Linguistique générale*, c'est la question de la *nature du signe linguistique* que de Saussure pose en premier lieu. Une langue est donc à comprendre comme un ensemble de *signes*, et de même que le *mouvement* est l'objet propre du physicien depuis la naissance aristotélicienne de la physique, la *signification* est l'objet propre du linguiste. On part mal, cependant, si on comprend la langue comme une *nomenclature*, c'est-à-dire comme un ensemble de termes, avec l'indication de ce que chacun désigne, cette indication étant une explication qu'un dessin peut renforcer, celui d'un arbre ou d'un cheval, ainsi qu'il en va dans la présentation de Saussure.

Il faut noter tout de suite l'importance de l'avertissement, car c'est bien ainsi que se présente un *dictionnaire*, accompagnateur bien familier de la langue maternelle et de la pratique d'une langue étrangère. D'ailleurs un dictionnaire traite bien les termes rassemblés comme des *signes linguistiques*, expliquant ce qu'ils désignent. Ce qu'il ne dit pas, c'est *en quoi consiste la signification*, ce lien avec une réalité autre qu'elle-même à laquelle elle renvoie et en est dès lors le signe (cf. *Cours*, p. 97-98).

Aussi inséparables que le verso et le recto d'une feuille

Le *signe linguistique* est l'union d'un *concept* et d'une *image acoustique*, qu'il convient, dit de Saussure, d'appeler *signifié* et *signifiant*, car c'est précisément en cette structure que se trouve la réponse à la question : *en quoi consiste proprement la signification*. Le *signifié* est *concept*, à prendre ici au sens le plus large de produit de la *pensée*. Le *signifiant* est *image acoustique*, son émis par l'organe humain de phonation, guidé par l'oreille. Ces deux éléments composent le *signe linguistique*, unité du langage, qui renvoie à autre chose qu'elle-même, le *réfèrent*, élément d'un monde au sens le plus large du terme.

Point tout à fait décisif, car tout ce que j'essaie de dire ici repose là-dessus : *signifiant et signifié sont aussi inséparables que le verso et le recto d'une feuille de papier* (cf. *Cours*, p. 156-157). Pas d'image acoustique, donc, sans concept, l'inversion étant aussi valable : pas de concept sans image acoustique. Il faut noter tout de suite l'hétérogénéité des termes : le *concept* est à rapporter à la faculté rationnelle, car il a valeur d'universel dans un domaine donné, cependant que l'image acoustique est la *voix*, produit d'un organe des sens qui est *corporel*. Il faut noter au passage le type d'*union entre esprit et corps* ainsi donné : la *pensée*, en tant que fait de l'homme, n'a d'existence que dans et par le corps.

On voit que dès lors l'attention doit aller au *signifiant* en sa réalité sensible, que l'on aborde bien en parlant de *son articulé*. Il s'agit de l'*appareil vocal humain*, composé du larynx, relié à l'appareil respiratoire, de la cavité nasale et de la cavité buccale, avec la mobilité de la glotte, de la langue et des lèvres, qui permettent l'émission de sons dont la différence tient à la diversité des mouvements et à la diversité des points de résonance⁴. Ces sons différents du fait de leur articulation (on les appelle *phonèmes*) vont constituer des unités porteuses de sens (dites *monèmes*), par exemple le monème [rose], le changement d'un seul phonème [dose] permettant un autre mot disponible pour un autre sens. André Martinet a eu l'heureuse idée de parler de *double articulation*, la première, consciente, au niveau des unités de sens, la seconde, inconsciente, au niveau des phonèmes propres à une langue⁵.

Assez a été dit pour revenir à la première explication donnée par de Saussure à propos du *signe* en sa composition de *signifiant* et de *signifié*. Elle tient dans une double caractéristique : *arbitraire* et *linéaire*.

– L'arbitraire consiste en *l'absence de rapport entre le signifiant et le signifié* (cf. *Cours*, p. 100). Le signifiant n'est en aucune manière une simple mimique⁶. La chose qui est le référent du français 'arbre' est 'tree' en anglais, 'Baum' en allemand. On est ici au point le plus familier de *l'impossibilité d'une langue unique*. La seule parade possible serait celle d'une décision d'une autorité imposant une telle langue. En outre, en admettant qu'elle ait réussi, il faudrait une police contrôlant tous les contrevenants.

4. Cf. le schéma très clair de l'appareil vocal dans le *Cours...*, ibidem, p. 57.

5. André MARTINET, *Éléments de linguistique générale*, Colin, 1981, p. 13-15.

6. Cela vaut spécialement pour les *onomatopées* : les coqs français font 'cocorico', les allemands 'kikeriki'.

La pensée, en tant que fait de l'homme, n'a d'existence que dans et par le corps.

– La seconde caractéristique du signifiant est sa *linéarité*. Elle vise la séquence de différences articulées selon la diversité des phonèmes, permettant de former des unités de sens arbitraires et qui prennent place sur une *ligne* (*Cours*, p. 103). Il est possible à ce point de faire voir la radicalité du changement introduit par de Saussure dans la linguistique comme science du langage. Il s'exprime bien en parlant de *linguistique synchronique*, prenant la place de la linguistique historique, et en ce sens *diachronique*.

C'est à nouveau sur l'arbitraire du langage que repose cette synchronie. Les articulations qui vont permettre de former des unités de sens correspondent toutes aux différences de sons selon les différents points articulatoires. Cela correspond au propos célèbre de Saussure : *dans une langue, il n'y a que des différences* (*Cours*, p. 166), dont le rôle a été tellement important dans le structuralisme français. L'ensemble phonologique d'une langue est relativement réduit, autour d'une quarantaine de phonèmes. Ces différences prennent place sur une linéarité, mais chaque fois, c'est l'ensemble phonologique de la langue donnée qui est en jeu à la façon d'une combinatoire déterminant possibilités et impossibilités dans ce qui peut venir.

Une dernière remarque à ce point : la linéarité du signifiant est expressément liée par de Saussure au caractère *temporel* de l'image acoustique déployant la chaîne parlée (*Cours*, p. 103). Elle se distingue par là de l'image visuelle, dont tous les éléments sont ensemble, composant le *tableau*. La chaîne parlée, en sa successivité, introduit une dimension *diachronique* dans la langue, que les premières formes du structuralisme français méconnaissaient. On va voir comment, à partir même de la linéarité du signifiant, une dimension verticale se met en place, fondant le principe d'une linguistique *synchronique*.

Un étrange dispositif : la bi-axialité du langage humain

Le malheur du couple *signifiant-signifié* est qu'il s'illustre très vite par la pluralité des langues : trois termes, arbre, tree, Baum, *signifiant* la même réalité, aisément entendus comme trois *signifiants* pour un seul *signifié*. Il était à peu près inévitable

que les *signifiants* différents soient compris des trois mots de trois langues différentes, le *signifié* commun étant la chose, avec sa nomination dans trois langues. C'était l'expérience familière du dictionnaire pour une langue étrangère.

Les linguistes de métier ne s'y trompaient pas, car c'était cette irréductible hétérogénéité du signifiant et du signifié, en leur inséparabilité, qui faisait passer la linguistique du modèle *diachronique* des transformations historiques au modèle *synchronique* des différences articulatoires. Très consciemment, de Saussure savait qu'il ouvrait ainsi une nouvelle discipline, la *sémiologie*, théorie des systèmes de signes, dont le langage était la base (cf. *Cours*, p. 32-35). Qu'il suffise de comprendre pour l'instant que l'articulation des phonèmes propres à une langue, deuxième articulation de Martinet, fait que *chacun est rapporté à un ensemble*. Que l'on pense si l'on veut à la tonalité d'une langue, qui fait dire par exemple, 'c'est de l'anglais', alors même que l'on ne comprend pas ce qui est dit.

Cela va s'éclairer avec la façon dont Ferdinand de Saussure présente le fonctionnement des deux axes. L'*axe syntagmatique* comporte un *ordre*, pouvant autoriser un certain nombre de variantes, complexifiant l'ordre sans le supprimer. Ainsi on peut dire en français: 'L'oiseau se pose sur la branche' ou 'Sur la branche se pose l'oiseau', mais on ne peut admettre, par exemple, : 'branche la sur pose se l'oiseau'. Deuxième caractère, les séquences ont une *clôture*, celles de la ponctuation, le *point final* étant le plus important. Enfin, ce fonctionnement se fait *in praesentia*, puisque ce n'est pas autre chose que la *chaîne parlée* où se croisent les interlocuteurs.

Quand on en vient à l'*axe paradigmaticque*, c'est à l'opposé que va sa structuration. En appui sur le caractère *synchronique* de la langue, base de la révolution saussurienne, *parler est choisir*, poser un signe linguistique est en écarter d'autres. Ainsi, poser 'forêt' est écarter 'bosquet' et 'bois', mais l'ordre de ce qui est écarté pourrait être 'bois' et 'bosquet', donc *pas d'ordre fixe*. D'autre part, j'ai limité le paradigme à deux éléments, mais je puis ajouter un autre terme, ainsi 'taillis', donc *pas de limite*. Et, dernier coup, ce fonctionnement est *in absentia*, il demeure dans le *non dit* (cf. *Cours*, p. 170-175)⁷.

7. Parmi ceux qui ont été particulièrement attentifs à cette bipolarité, il faut citer Roman JAKOBSON, *Essais de linguistique générale*, Ed. de Minuit, 1963, I, p. 43-67.

J'espère que l'on sent en cette présentation bien rapide, à quelle profondeur dans l'intelligence de la langue conduit ici de Saussure, et que l'on en pressent l'importance quand c'est au *dire vrai* que l'on s'intéresse. L'ordre de l'axe syntagmatique est celui du *monde sous les yeux*, avec sa *présence*. Il est de ce fait *sous la main*, donc du *manipulable*. Le paradigmatique, insérant ce qui est dit dans la solidarité du « trésor de la langue » va du côté de l'*origine*, là où c'est l'*identité* qui va travailler à se dire et à se faire.

Vérité et altérité. L'autre en sa différence

C'est la question de la *Vérité* que je voudrais maintenant prendre de face. Il faut d'abord dire qu'il est une manière de parler de la bi-axialité du langage qui enferme dans l'impasse. Il y aurait d'un côté ce qui est mis sous les yeux, développant le savoir et la prise en main de la technique. En revanche, tout ce qui relève de l'identité des personnes et des groupes, autour de l'*in absentia* paradigmatique, pourrait être entendu sous le mode de l'éclatement dans les manières de penser et de vivre.

Le paradigmatique va du côté de l'origine, là où l'identité va travailler à se dire et à se faire.

L'issue serait le *relativisme*, où aucun absolu ne pourrait prendre racine. Dans cette insignifiance, la mondialisation pouvait penser trouver le terrain favorable pour une civilisation de « consommation ».

Je crois cependant que ce n'est pas faire droit à la force de l'analyse saussurienne du langage, indexée sur l'unité du signe linguistique, en l'hétérogénéité de l'image acoustique, le signifiant, et du concept, le signifié. Ce n'est pas un dualisme, car il y a l'unité de l'acte de parole. Il s'agit bien plutôt de *tension*, qui fait le dynamisme de cet acte. La tension, qui a sa racine dans la structure même du signe linguistique, se traduit dans la communication par les logiques opposées des deux axes, toujours à l'œuvre, l'*in praesentia* et l'*in absentia*. C'est là qu'il faut brièvement repérer quelques chemins de vérité.

L'autre en son excellence. Le dépassement du relativisme

Ce sont deux traits que je mettrai en avant dans la façon qu'a de Saussure de comprendre l'homme qui parle: il invite à se placer dans la *communication*, dans ce qui va être repris dans les philosophies du langage, comme acte de parler. Une expression vient chez lui, malheureusement trop peu remarquée, celle de « masse parlante » (*Cours*, p. 112). Le second trait est la place donnée au *corps*: décisive est la notion de signifiant comme image acoustique, renvoyant au sens de l'ouïe, corps qui est inséparablement corps individuel et corps social. On se rappellera que l'on est là au niveau même du surgissement de la signification.

Alors que le *cogito* comme tel n'appelle pas un partenaire, la communication l'appelle. La parole appelle un autre, en position d'interlocuteur. Ce serait trop peu, cependant, de s'en tenir là si l'on est attentif à la façon dont de Saussure ouvre la sémiologie. Le rapport est à qualifier de *rapport d'altérité*. Il ne s'agit pas seulement en effet du caractère pluriel des rapports humains, « autres » qui font que je suis pas seul. Il s'agit d'une communication où j'ai besoin d'un « autre », mais dont je ne dispose en aucune façon. Il n'appartient pas au contexte qui est le mien, puisqu'il appartient justement à ce non-dit, qui recule chaque fois que j'étends le paradigme de ce que je cherche à dire. Et s'il est tel, c'est qu'il est à tenir dans cette origine qui m'échappe, afin que sa force me tourne vers un avenir qui puisse être créateur. La bi-axialité, présente en tout usage du langage avec son étrange articulation des deux logiques, présence et absence, prend là tout son sens.

Adresser la parole à quelqu'un est le reconnaître comme sujet de parole, adossé justement à une origine qui lui permet une parole neuve.

On retrouve cela à partir des paroles qui s'échangent. *Adresser la parole à quelqu'un est le reconnaître comme sujet de parole*, ne faisant pas simplement écho à ce que je lui dis, à la façon d'un perroquet, mais adossé justement à une origine dont je ne suis pas maître, et qui lui permet une parole neuve. Ce qui paraît finalement dans la structure saussurienne du langage, c'est cet insaisissable d'où il vient, promesse d'avenir inédit.

Sur le plan de la vérité, c'est ce rapport d'altérité qui est à mettre en avant. On voit qu'il va en un tout autre sens que les facilités du relativisme du « à chacun sa vérité ». Mais c'est en même temps un monde radicalement pluriel qu'il permet et appelle. On quitte le niveau de la pensée opératoire, où vaut le schème de la vérité comme pensée conforme à la réalité.

C'est au niveau où le langage se fait porteur d'identité qu'il faut passer au rapport d'altérité. Qu'il me suffise de l'évoquer brièvement dans la question de l'interreligieux. Ce serait aller au contraire du rapport d'altérité que de se contenter dans ce type de rencontre de mélanger de façon syncrétiste croyances et pratiques. C'est du côté de ce que l'on peut appeler *altérité d'excellence* qu'il faut aller. Elle est basée sur un rapport d'estime et de confiance, et, ouvrant sur l'avenir, c'est vers un enrichissement de sa propre tradition que l'on va. Pour ne donner que cet exemple, les traditions des yogas, dans l'hindouisme, ont une sagesse dans les postures du corps, ainsi que de la respiration, qui peuvent aider d'autres traditions à la fois pour s'en inspirer et en retrouver dans leur propre héritage.

Cela passera toujours par le patient chemin des traductions des textes fondateurs. Ce sera peut-être comprendre quel appauvrissement serait le souhait, évoqué en commençant, de « mettre les mêmes choses sous les mêmes mots », et se réjouir au contraire de laisser résonner dans le *logos* grec la proximité entre parole et raison. Et ce sera comprendre en quoi la langue unique est un mirage trompeur et paresseux, cependant que la multiplicité des langues peut avoir goût de bénédiction.

François MARTY